

Le Génie de l'être et autres écrits aux éditions Le Hêtre Myriadis

par Daliborka Milovanovic Rignault et Marc-André Cotton

Résumé : Retranscription de l'interview par Daliborka Milovanovic Rignault, codirectrice des éditions Le Hêtre Myriadis, de Marc-André Cotton autour du livre Le Génie de l'être, diffusée le 15 février 2022. L'interview est aussi disponible sur la page Facebook du Hêtre Myriadis.

Nous accueillons ce soir Marc-André Cotton pour parler du livre Le Génie de l'être et autres écrits de Sylvie-Béatrice Vermeulen.

Habituellement, nous invitons l'auteur ou l'autrice même du livre que nous souhaitons présenter mais la situation est particulière car Sylvie n'est plus. Et c'est donc Marc-André qui a poursuivi avec moi le travail d'édition des textes de Sylvie après son décès et qui connaît son travail et ses thèses sur le bout des doigts qui se fera le porte-voix de Sylvie.

Marc-André, tu es enseignant, psychohistorien et consultant. Tu es le co-fondateur du site Regard conscient. Tu es toi-même auteur d'un livre publié chez nos amies des éditions L'Instant présent et intitulé Au nom du père, les années Bush et l'héritage de la violence éducative qui est un travail en psychohistoire. Nous aurons l'occasion de revenir un peu plus tard sur ce qu'est la psychohistoire. Tu écris par ailleurs pour le magazine PEPS, la revue de la parentalité bienveillante. Tu proposes également des formations.

1. Ai-je oublié des choses ? Peut-être veux-tu nous parler de ton lien avec Sylvie ?

Bonsoir Dali et merci de me recevoir.

J'ajouterai simplement que je suis père de trois enfants et maintenant grand-père — ce qui me permet de revisiter cette dimension si cruciale de la parentalité avec le recul de mon cheminement.

Effectivement, avant de parler de son livre, j'aimerais dire quelques mots de ma rencontre avec Sylvie Vermeulen, qui date d'une trentaine d'années.

À l'époque, nous faisons partie d'une association de parents pratiquant ce qu'on appelle aujourd'hui l'IEF, l'instruction en famille.

Avec le père de ses enfants, Sylvie proposait un accompagnement pour nous permettre de prendre conscience des blessures que nous avons héritées de nos propres parents — et qui se jouaient dans le rapport à nos enfants.

Elle-même avait passé des années à mettre au jour sa propre histoire dans le sillage des travaux d'Alice Miller.

Nous avons par la suite vécu en habitat collectif avec pour objectif de travailler sur nos histoires de vie tout en poursuivant l'instruction de nos enfants.

C'est dans ce cadre que Sylvie a précisé son approche de l'accompagnement et les outils de compréhension réunis dans le Génie de l'être.

Avec Bernard Giossi, nous avons fondé le site Regard conscient pour faire connaître ce travail.

Sylvie s'est ensuite concentrée sur l'accompagnement individuel et a ouvert un cabinet de consultation à Genève.

C'est un travail que je poursuis actuellement.

L'ouvrage dont nous allons parler ce soir est composé de plusieurs textes : un texte pivot, fondamental et la synthèse des concepts mis en place par Sylvie Vermeulen : Le Génie de l'être.

Ce texte est suivi de textes plus courts qui ont été rédigés entre juin 2001 et juin 2017 qui sont non pas des réactions à l'actualité, mais des lectures et des explications ou élucidations de faits et événements

d'actualité à la lumière de son regard sur les relations humaines. Nombre de ces textes sont d'ailleurs disponibles sur le site Regard conscient, car Sylvie les souhaitait accessibles au plus grand nombre.

La dernière partie du livre consiste en un lexique d'une quarantaine de pages, rédigé en grande partie par toi-même mais qui avait été initialement une demande que j'ai adressée à Sylvie après la lecture de son manuscrit.

En effet, en plongeant pour la première fois dans la lecture du Génie de l'être, j'ai compris que j'avais sous les yeux la construction d'une approche novatrice de l'âme humaine, des concepts qu'elle articule et du lexique nécessaire pour la décrire et la développer. Les termes employés, pourtant simples et communs, ont un sens si précis qu'il m'avait semblé important de les présenter à part, dans un glossaire.

Bon nombre de ces concepts semblent d'ailleurs empruntés à la psychanalyse. Toutefois Sylvie Vermeulen était très critique vis-à-vis de la psychanalyse comme nous le verrons peut-être.

Mais voyons un peu le titre de l'essai principal de ce recueil de textes : Le Génie de l'être confronté à l'interdit de sentir.

- 2. Quelle est au fond la thèse centrale que développe Sylvie ? L'interdit de sentir est-il le mal radical par lequel la psyché humaine est détruite ? Et qu'est-ce qu'est exactement le « Génie de l'être » ?*

Je dois dire qu'il m'a fallu des années pour me rendre à l'évidence de ce « Génie de l'être ».

Au départ, je n'aimais pas sa proposition et n'en ai pas saisi la portée.

L'idée que nous puissions être « géniaux » me paraissait saugrenue, prétentieuse.

J'étais habitué par la croyance du Mal en l'Homme — une autre expression de Sylvie sur laquelle nous reviendrons.

Si l'on s'en tient au dictionnaire, le génie désigne un ensemble d'aptitudes naturelles, spécifiques à une personne ou une communauté.

Et là, à première vue, ce qui nous caractérise en tant qu'espèce serait plutôt notre aptitude à répandre la mort et la destruction.

Nos livres d'histoire en témoignent — Freud parlait même d'une pulsion de mort !

Sylvie disait pourtant que la croyance du Mal en l'Homme n'a pas pénétré l'âme enfantine.

Que l'enfant incarne des lois naturelles différentes de celles qui maintiennent les pouvoirs en place.

Dès la naissance, l'enfant est vrai, spontané et — s'il n'est pas violenté — curieux de tout et respectueux de la vie.

La thèse centrale développée par Sylvie, c'est que nous avons été conditionnés à croire que nous étions mauvais — la fameuse faute originelle des religions et tous ses avatars ultérieurs.

Pour faire court, disons que les violences et les dénis que nous ont infligés nos éducateurs dès la plus tendre enfance nous en ont persuadés.

C'est un mécanisme de survie que les personnes qui sont en thérapie connaissent bien.

Sylvie écrit d'ailleurs que la sensibilité des enfants est la manifestation d'une conscience pleine et spontanée.

Qu'elle leur procure un sentiment de présence que nous, adultes, semblons chercher désespérément !

- 3. Justement, qu'est-ce que Sylvie appelle, dans une formule très particulière, « la croyance du Mal en l'Homme » ? S'agit-il de cette idée que la nature humaine serait mauvaise ? Quelle est dès lors la cause de cette croyance ? Sylvie parle même d'aveuglement. Au fond, la nature humaine est-elle bonne ? Est-elle pervertie ?*

Le Mal en l'Homme, c'est effectivement l'idée que la nature humaine serait intrinsèquement mauvaise.

On peut supposer qu'elle remonte aux violences fondatrices des premières sociétés humaines et toutes les religions s'en sont bien sûr fait l'écho.

Historiquement, l'Église s'est structurée autour de la croyance que tout humain est né pécheur.

Son autorité était basée sur une terreur qui privait ses adeptes de l'exercice de leur discernement, puis sur leur soumission aux valeurs de la doctrine chrétienne.

La peur de l'enfer a traumatisé des générations d'enfants, par exemple.

Le comportementaliste américain B. F. Skinner écrivait que sa grand-mère lui montrait le feu dans le poêle à charbon en affirmant que les menteurs étaient jetés dans un endroit comme celui-là après leur mort.

Il est par la suite devenu l'un des théoriciens du conditionnement — la fameuse boîte de Skinner — et l'on voit bien comment la croyance du Mal en l'Homme s'est aussi propagée dans les sciences du comportement.

La terreur brise l'intégrité de la sensibilité de l'enfant et l'oblige à refouler sa spontanéité.

Un mécanisme de survie psychique se met en place : c'est ce qu'on appelle la dissociation.

Disons que sous l'effet de la terreur, l'enfant se coupe de lui-même.

Pour répondre aux attentes des adultes, il développe un « Faux Soi ».

Un enfant sage par exemple, ou au contraire rebelle.

Ce mécanisme de la dissociation est aujourd'hui bien étudié par les neurosciences.

On sait que lorsqu'il y a traumatisme, la charge émotionnelle qui ne peut s'exprimer se stocke dans l'amygdale de notre cerveau, à l'abri de notre conscience réflexive.

C'est pourquoi Sylvie parle d'aveuglement.

Nous sommes aveuglés par nos souffrances non résolues.

La nature humaine n'est donc ni bonne, ni mauvaise.

Avant d'être pervertie par nos conditionnements éducatifs, elle est sensibilité et conscience.

4. La dénonciation de la violence envers les enfants est au cœur des textes de Sylvie. Sa dénonciation, mais aussi ses explications compassionnelles des causes et des processus. C'est là qu'entrent en jeu les notions de rejouement ou de remise en scène. Peux-tu nous en dire plus ?

Sur les violences envers les enfants tout d'abord.

Nous vivons une époque où 62 pays ont interdit toute forme de violences dites éducatives, qu'elles soient physiques ou psychologiques.

La France a adopté une telle loi en juillet 2019 par exemple.

Mais un grand nombre de parents français gardent cette croyance que la fessée est un acte éducatif — et non une remise en scène de violences qu'ils ont subies.

Alors qu'est-ce qu'une remise en scène ?

C'est la manifestation dans le présent d'un traumatisme dont la charge émotionnelle a été refoulée et n'est donc pas neutralisée.

On connaît bien ce mécanisme dans le syndrome de stress post-traumatique.

En l'occurrence, on sait que les parents fesseurs ont un passé de maltraitances.

Ils ont ce qu'on appelle une mémoire traumatique d'autant plus active qu'elle n'est pas travaillée.

On pourrait dire que la remise en scène est une invitation de notre conscience profonde à mettre au jour les traumatismes que nous avons subis pour nous en libérer.

C'est là un point très important de la pensée de Sylvie.

Bien souvent cependant, nous déclinons cette proposition de la vie par divers arguments pour éviter le sentiment de culpabilité qui nous envahit lorsque nous violentons nos enfants.

C'est le sens de la fameuse phrase : « *C'est pour ton bien !* »

Sylvie nous propose donc une approche novatrice du mécanisme de la reproduction de la violence.

Nous sommes des êtres de conscience, ce qui veut dire que nous avons la faculté de sortir du cercle vicieux de la reproduction de cette violence à condition d'accueillir nos blessures et de nous en libérer en conscience.

C'est tout le sens de l'accompagnement qu'elle proposait et des outils didactiques qu'elle partage dans son ouvrage.

5. *La violence envers les enfants n'est pas une affaire individuelle mais collective. Peut-être ici la notion de psychoclasse peut-elle être intéressante ? Rappelons que c'est une notion développée par le psychohistorien Lloyd deMause dès les années 1970. La société tout entière est dotée d'une psychologie associée qui perpétue la violence envers les enfants. Que peux-tu nous en dire ?*

Avec Sylvie, nous avons rencontré Lloyd deMause en 2013 à New York et j'ai depuis accepté la fonction de vice-président international de l'association qu'il a fondée, l'*International psychohistorical association*.

En débutant ma formation en psychohistoire, j'ai vite réalisé que Sylvie avait largement défriché ce lien entre violences familiales et violences collectives.

Elle en parle abondamment dans son livre.

DeMause définit une psychoclasse comme un ensemble d'individus ayant subi plus ou moins le même type de violences éducatives.

Ces adultes réagissent donc aux mêmes réactivations traumatiques, auront des remises en scène similaires et certains types de violences envers les enfants feront consensus.

DeMause a associé l'évolution des modes de parentalité à l'émergence de nouvelles psychoclasses au fil des siècles, et j'utilise son modèle dans certaines de mes formations.

L'originalité du travail de Sylvie a été de montrer la dynamique qui existe dans l'émergence d'une conscience collective sur la nocivité des châtements corporels par exemple.

Mais elle est allée plus loin en dénonçant des violences plus subtiles liées aux ruptures d'attachement que nos sociétés productivistes imposent au lien mère/enfant et par les politiques contemporaines de la petite enfance.

Avant l'heure, elle s'est fait l'avocate d'un maternage proximal et d'une parentalité bienveillante et consciente que beaucoup appellent aujourd'hui de leurs vœux.

6. *Chaque société aurait donc ses formes particulières de violences envers les enfants ? Je pense par exemple au cas particulier de la pédophilie en Belgique.*

Effectivement et cela permet de comprendre certains faits historiques ou d'actualité.

On sait par exemple que le continent africain connaît un niveau de violences éducatives particulièrement élevé et de très nombreux conflits.

Chaque ethnie a une histoire d'abus et de maltraitances ancrée dans la culture tribale : des rituels de passage terrifiants, des abus sexuels, des violences physiques routinières.

La colonisation occidentale a largement participé à perpétuer ces violences en important des formes de terreurs probablement inédites au nom d'un idéal de civilisation que l'on peut d'ailleurs rapprocher de la croyance du Mal en l'Homme.

Dans l'Angleterre victorienne, l'usage de la verge pour discipliner les enfants était considéré comme normal et même ritualisé dans les *public schools* de l'aristocratie.

On retrouve une obsession pour le fouet dans les colonies où les Anglais se sont autorisés à reproduire ce type de violences contre les indigènes.

Dans certaines régions d'Allemagne, l'infanticide direct ou indirect était encore monnaie courante à la fin du XIXe siècle.

Cette volonté d'anéantissement apparaît dans l'idéologie nationale-socialiste, mais aussi en Afrique orientale où la colonisation allemande a été extrêmement brutale dès les années 1880.

Le prix Nobel de littérature 2021 a d'ailleurs été attribué à un écrivain tanzanien, Abdulrazak Gurnah qui dénonce les effets du colonialisme allemand de l'époque dans son dernier roman *Afterlives*.

Il y a donc des violences éducatives particulières à une époque, à une région géographique, à un contexte politique.

Il y a aussi les remises en scène collectives de ces violences qui débouchent parfois sur de nouveaux traumatismes.

Pour revenir à ta question sur la Belgique, Sylvie qui était belge par son père, a dénoncé une certaine forme de machisme qu'elle connaissait bien et qu'elle faisait remonter aux invasions successives dont la région fut victime historiquement.

La résistance aux envahisseurs a structuré un rapport spécifique du père à ses enfants : il était considéré comme normal qu'il terrorise afin de réussir leur dressage, qu'il humilie et que les enfants obéissent au doigt et à l'œil.

Il était normal que le père exige ensuite d'être embrassé afin que les enfants n'éprouvent pas de rancune envers lui.

Ces souffrances psycho-affectives et donc la compulsion à les remettre en scène se sont répandues.

Il y a 25 ans, l'affaire Dutroux et la marche blanche qui a vu défiler plus de trois-cent mille personnes à Bruxelles, en octobre 1996, témoignent certainement d'une problématique collective.

Le pédophile Marc Dutroux avait un père extrêmement exigeant aux colères fracassantes.

Pour Sylvie, il a remis en scène sur ses victimes le déni total qu'il a lui-même subi de la part de ses parents et de ses éducateurs.

Bien sûr, la problématique de la pédophilie n'est pas propre à la Belgique.

Elle est ancrée dans l'Histoire même de l'humanité.

7. Sylvie critique donc la notion même d'éducation, mais aussi les structures sociales et institutionnelles qui renforcent ce conditionnement en dehors des familles, comme l'école ?

Je pense qu'il est intéressant de considérer les institutions qu'un groupe se donne, dont l'école, comme une structure permettant de gérer un ensemble de traumatismes collectifs qui n'ont pas encore été conscientisés.

Prenons l'exemple historique de la France et de l'Allemagne à la fin du XIXe siècle.

Après sa défaite de 1871, comme on le sait, la France a cédé à l'Allemagne l'Alsace et la Lorraine.

Dans les écoles, les jeunes furent conditionnés à « être allemands » si je peux dire.

En France, l'école républicaine formait ses élèves à devenir les soldats de la future guerre — celle de 1914-1918.

Donc deux institutions dont l'objectif n'était évidemment pas l'épanouissement de l'enfant, mais leur asservissement aux besoins du collectif, à un moment donné de l'Histoire.

Sylvie a beaucoup étudié cette structuration du Pouvoir et le déni qu'il implique pour l'être humain.

Elle était originaire d'Alsace par sa mère, comme plusieurs des personnes qu'elle accompagnait en thérapie.

Elle s'est rendu compte que ces traumatismes historiques étaient toujours actifs dans les générations suivantes.

Là encore, elle a fait œuvre de pionnière en travaillant sur ce qu'on appelle aujourd'hui l'héritage traumatique transgénérationnel.

8. *À l'origine de ces conditionnements, Sylvie posait donc le déni d'humanité. Si l'on considère les bébés comme des objets, on peut comprendre que cela participe à étouffer leur sensibilité. Mais peux-tu développer ?*

Ce que nous partageons en tant qu'humains, c'est notre humanité.

Pourtant, nous sommes coupés de cette réalité parce que nous avons tous vécu le drame de la séparation.

Il n'y a pas si longtemps, les bébés étaient emmaillotés dès la naissance, séparés de leur mère, puis nourris avec des farines indigestes.

L'expérience de ce qu'on appelle aujourd'hui le lien d'attachement leur était interdite.

Les neurosciences ont récemment démontré ce que les mères sentaient probablement depuis des siècles — à savoir les conséquences pour l'enfant d'une rupture d'attachement.

J'aimerais te faire part d'une expérience réalisée il y a dix ans dans ce domaine.

Dans le cadre d'un programme d'entraînement au sommeil de 5 jours, en milieu hospitalier, des chercheurs ont étudié comment 25 nourrissons réagissaient au fait d'être isolés dans une chambre pour s'endormir.

Ces enfants âgés de 4 à 10 mois étaient en relation avec leur mère toute la journée, mais laissés seuls pendant leur transition vers le sommeil.

Les chercheurs ont mesuré les taux de cortisol des mères et des bébés dans leur salive avant et après l'endormissement.

La sécrétion de cortisol est un indicateur de stress physiologique comme chacun sait.

On peut imaginer ces pauvres bébés hurler de désespoir, tandis que leurs mamans anxieuses se tenaient dans la pièce à côté avec pour consigne de les laisser pleurer !

C'est une situation que les jeunes parents connaissent bien.

Les deux premiers jours, la détresse émotionnelle des bébés comme de leurs mères était mesurable.

Leurs taux de cortisol respectifs étaient élevés et corrélés.

Mais à partir du troisième jour, alors que les bébés apprenaient à étouffer leurs pleurs — donc leur réponse physiologique de détresse — les chercheurs firent une découverte étonnante.

Rassurées, les mères voyaient leur taux de cortisol diminuer tandis que celui des bébés restait élevé.

Autrement dit la synchronisation physiologique existant naturellement entre une mère et son enfant avait été brisée par ce conditionnement.

L'extinction des pleurs des bébés rassurait les mères, mais en réalité, elles n'étaient plus en lien avec leurs bébés qui avaient intériorisés le stress de la séparation.

En d'autres termes, lorsqu'on isole un nourrisson et qu'on le laisse pleurer, on l'oblige à se dissocier de ses émotions, mais le stress de son organisme reste piégé dans sa mémoire traumatique.

Pour en revenir à ta question, Sylvie disait qu'il s'agit d'un déni d'humanité puisqu'on ne reconnaît pas à l'enfant cette infinie sensibilité qui caractérise l'être humain.

L'enfant conserve l'empreinte traumatique de cette séparation précoce et va plus tard manifester son insécurité de diverses manières.

Des comportements qui seront à leur tour interprétés par l'entourage comme des signes de sa nature mauvaise : un enfant capricieux, voire manipulateur.

Ma mère qui m'a bien sûr laissé pleurer lorsque j'étais bébé nous donnait le même conseil quand nous étions jeunes parents.

« Ta fille fait un caprice et elle va bientôt vous danser sur le ventre ! »

9. Tu introduis ici la notion de manifestation qui a pour Sylvie une définition toute particulière. Peux-tu nous en dire plus ?

Dans le lexique que tu as mentionné tout à l'heure, la manifestation est définie comme l'expression naturelle d'une dimension de la vie.

Lorsqu'un enfant se blesse, il pleure, et si je suis en lien avec lui, je le prends dans mes bras.

Par extension, la manifestation désigne aussi pour Sylvie une conséquence du déni de notre sensibilité.

Quand on demande à l'enfant de refouler son émotion, s'il doit se dissocier de sa souffrance, il développe une structure d'adaptation qui va peu à peu l'éloigner de sa spontanéité naturelle.

Mais sa souffrance se manifesterait d'autres manières.

Comme enseignant, je suis frappé du nombre d'élèves qui ont des migraines, des maux de ventre ou diverses formes de phobies en lien avec le contexte scolaire.

Il y a la pression des parents et de la société, les exigences de l'institution, la relation aux enseignants, aux camarades et j'en passe.

Il est très rare que les enfants ou les adolescents soient écoutés à l'endroit d'où ils parlent, c'est-à-dire finalement du déni de leur sensibilité et de leur conscience.

Ils souffrent de devoir s'adapter aux exigences d'adultes dissociés de leur propre sensibilité.

Et ils le disent de multiples manières.

Pour Sylvie, ce que nous appelons le Mal n'est que la manifestation de souffrances relationnelles non résolues qui envahissent l'expérience de notre conscience.

Et certaines manifestations extrêmes, comme les guerres, les génocides ou le terrorisme, sont autant d'expressions collectives de terreurs non résolues

10. On va revenir sur ces sujets dans un instant. Mais avant cela, une considération qui m'a particulièrement marquée concerne l'esprit scientifique que Sylvie pointe comme une possible « incarnation du mal ». Que voulait-elle dire ? Dans l'esprit scientifique, y a-t-il quelque chose de l'ordre de ce déni de sensibilité ?

Tu soulèves là une question importante.

Je ne crois pas me tromper en disant que nos sociétés dites modernes sont entièrement acquises à la cause scientifique.

Historiquement, la science nous a permis de sortir des croyances et de l'obscurantisme religieux.

Très jeune, j'ai été fasciné par les expériences scientifiques.

Je me souviens avoir tenté de convaincre ma grand-mère que la viande ou le camembert ne produisaient pas spontanément des asticots, mais qu'il fallait qu'une mouche y dépose ses œufs !

Alors comment peut-on douter de la science ?

Dans son Génie de l'être, Sylvie raconte l'histoire d'un couple de psychologues norvégiens qui, dans les années 1980, ont enfermé leur bébé dans une boîte en verre que le père appelait *Skinner box*.

Les époux Karslen avaient suivi l'exemple du fameux comportementaliste, qui d'ailleurs en avait fait de même avec sa seconde fille, Deborah Skinner.

L'idée était d'étudier sur leur propre enfant, prénommé Per, les réactions d'un nouveau-né séparé de sa mère et du monde extérieur.

L'expérience a duré près d'un an et fut interrompue par une femme de ménage qui dénonça le couple à la police.

Ce psychologue était donc un scientifique et voici ce qu'il dit à la presse après son arrestation.

Je me permets de lire dans le texte :

« Cela lui convient parfaitement, c'est excellent pour lui. Ma femme et moi le gardons constamment sous contrôle. S'il fait ses besoins, nous pouvons immédiatement changer le drap afin qu'il ne baigne pas trop longtemps dans l'urine et dans les excréments. J'estime que de nos jours les enfants sont trop gâtés par leurs parents. À mon avis, l'importance du contact physique

entre mère et enfant est largement exagérée. Un berceau de verre est de loin la meilleure chose ! »

Les parents de Per voyaient en lui un organisme végétatif et entretenaient son corps sans aucune reconnaissance de l'être qu'il incarnait.

Ils projetaient sur lui leurs propres souffrances d'enfants dont ils étaient totalement dissociés.

Sans doute un isolement précoce, l'absence de contacts physiques, et bien sûr des injonctions éducatives implacables : on ne pleure pas, on ne se plaint pas, on ne se touche pas.

De cet exemple et d'autres, Sylvie tire plusieurs enseignements — et notamment sur l'esprit scientifique.

D'abord que le refoulement n'annule en rien l'activité de nos souffrances, bien au contraire.

Du fait même de notre nature consciente, nous les rejouons sur nos proches, sur nos contemporains et nos croyances nous légitiment de le faire.

Ensuite que l'esprit scientifique cautionne cette dissociation puisqu'il exige du chercheur qu'il fasse totalement abstraction de son ressenti.

L'épistémologue Gaston Bachelard disait que toute culture scientifique doit commencer par une catharsis intellectuelle et affective.

En séparant l'objet étudié du sujet qui l'étudie, l'esprit scientifique dénie à l'être humain sa conscience intuitive et sa capacité à la réaliser.

Il aveugle l'expérimentateur sur ses propres remises en scène, celle de Skinner ou des parents de Per par exemple.

Or nos rejouements ont pour dessein la prise de conscience !

11. Il faut bien reconnaître que la science n'a pas toujours été du côté de l'éthique. Mais alors, comment expliquer l'engouement actuel pour tout ce qui touche au domaine scientifique ?

Tu penses peut-être au Dr Mengele et au procès des médecins nazis !

Notre conception de l'éthique scientifique a évolué, tout comme notre perception de la violence éducative.

Les mises en scène de Skinner ou des époux Karlsen ne seraient sans doute pas cautionnées par la science aujourd'hui.

Mais d'autres le sont toujours.

On peut se demander si l'expérience que j'ai relatée tout à l'heure, consistant à mesurer le taux de cortisol de bébés soumis à un programme d'extinction de leurs pleurs, aurait plu à Sylvie.

Je n'en suis pas sûr !

Elle reconnaissait que la démarche scientifique est un outil de connaissance, mais déplorait que nous soyons si dissociés de notre senti pour avoir besoin que des experts nous disent comment nous comporter avec nos enfants !

Je pense que notre engouement pour les sciences est en lien avec les développements technologiques que nous connaissons, autant qu'avec le désarroi qui caractérise notre époque.

C'est une forme moderne de religiosité.

12. Abordons maintenant les questions du patriarcat et de la domination masculine. Aux éditions Le Hêtre Myriadis, c'est une thématique qui nous est chère et j'ai été frappée par la puissance avec laquelle Sylvie défend le point de vue des femmes et celui de mères.

C'est le moins qu'on puisse dire !

J'ai compté que sur la quarantaine d'autres écrits publiés avec le Génie de l'être, au moins la moitié ont trait à cette problématique : la domination masculine et la place de la femme.

La complexification de l'édifice patriarcal dans la psychanalyse et dans l'éducation.

La structure du pouvoir telle que nous la connaissons.

Sylvie avait pleinement conscience de faire partie d'une minorité opprimée, historiquement et dans son propre vécu.

Elle m'en a donné de très nombreux exemples, y compris au parti communiste où elle avait milité dans sa jeunesse.

Son père était un homme autoritaire, avec lequel elle s'est d'ailleurs brouillée.

Mais dans le même temps, ce personnage lui a donné l'exemple d'une force peu commune mise au service d'une cause, si bien qu'elle n'était pas contre les hommes — je dirais même bien au contraire.

Nombre des personnes qu'elle a accompagnées étaient des hommes : des enseignants, éducateurs et formateurs qui tous avaient subi des violences paternelles, physiques et verbales, et/ou diverses humiliations venant aussi de leurs mères.

Elle était très au fait de la problématique masculine, des raisons profondes pour lesquelles les hommes sont ce qu'ils sont : souvent dissociés de leurs ressentis, parfois violents ou raides avec leurs enfants, et peu enclins à travailler sur leurs émotions.

Tout en défendant la place des femmes, elle n'en faisait pas des victimes et reconnaissait l'importance de leur présence auprès de leurs enfants.

Avec le père comme membre à part entière d'une triade au service de leur bien-être.

Sans proposer de thérapies de couple, elle a beaucoup écrit sur la manière dont nous rejouons nos problématiques dans nos relations intimes.

Sur la manière dont les rôles sexués sont distribués dès l'enfance et nous collent à la peau : l'homme est fort, courageux, la femme compréhensive, attentionnée.

Je pense à un texte datant de 2007, *Accompagner un homme*, où elle détaille les mécanismes d'identification auxquels nous sommes soumis dès l'enfance et au sens de l'accompagnement tel qu'elle l'entendait.

Ou encore *Vie de couple : jeux relationnels et prise de conscience*, écrit en 2005.

Il y a là des ressources inestimables pour toute personne souhaitant comprendre les ressorts de nos interactions et *a fortiori* pour celles et ceux qui accompagnent une patientèle.

Pour Sylvie et contrairement à ce que prétendait Freud, ça n'est pas la sexualité qui définit nos motivations les plus profondes, mais l'activité de notre conscience.

Et au-delà des rôles genrés que la physiologie ou notre éducation nous ont attribués, nous aspirons tous à cette réalisation.

13. Alors justement, comment se libère-t-on de l'histoire familiale que nous rejouons ? Comment recouvrons-nous notre sensibilité et notre génie ? Y a-t-il une voie de réalisation possible ?

Nous sommes là au cœur du travail que proposait Sylvie, puisqu'elle y a consacré sa vie.

La prise de conscience des souffrances que nous rejouons n'est pas chose facile, mais à ma connaissance, Sylvie a été la première à mettre au jour que nous sommes mus par un processus de réalisation.

En dépit des mécanismes de défense que nous opposons à la réémergence de notre mémoire traumatique, notre conscience nous pousse à la remise en scène, tant individuelle que collective.

Contrairement à Freud, elle ne parlait pas d'inconscient, mais bien d'une conscience agissant dans le sens de sa réalisation.

Comme donc retrouver notre génie ?

Eh bien en redonnant une voix à l'enfant que nous avons été par un patient travail d'écoute, par une reconnexion entre les situations qui furent traumatisantes et les charges émotionnelles qui leur furent associées.

Elle s'en est expliquée dans l'un de ses derniers textes, *Reconnaître notre processus de réalisation*, qui date de 2017.

C'est dans ce texte qu'elle théorise la notion de *sentir* dont nous parlions au début de cet entretien.

Un senti qui est la synthèse innée et instantanée opérée par l'ensemble de nos facultés nous permettant d'être spontanément en relation.

Au senti s'opposent nos croyances qui ont d'ailleurs participé à la construction des structures patriarcales de gestion des rapports humains.

Déconstruire nos croyances pour retrouver son senti, passe par une phase de doute : un doute sur le bienfondé de nos croyances justement.

Parfois, c'est une rupture difficile de notre quotidien, une phase de dépression ou alors la venue d'un enfant qui initie cette phase de doute.

Pour d'autres personnes, c'est la récurrence de certaines remises en scène et autres situations dissociatives qui pose question.

Par un travail d'écoute et d'introspection, l'on prend conscience de l'existence de nos empreintes traumatiques, de notre structure d'adaptation.

Plus largement, Sylvie parle d'une problématique faite de multiples dissonances héritées de l'enfance.

Nous prenons peu à peu conscience que nous sommes héritiers d'une problématique familiale, souvent ancrée dans l'Histoire.

C'est un travail passionnant qui nous relie à notre humanité, à celle de nos contemporains, de nos ascendants.

Ce travail procure un profond sentiment d'ancrage et d'appartenance.

Il nous permet bien sûr d'interagir différemment avec nos enfants, de sortir de la reproduction de schémas de comportement hérités de nos parents.

C'est véritablement un chemin de réalisation !

14. D'une manière générale, tu sembles optimiste ! Est-ce parce que globalement le sort des enfants s'améliore ?

Bien sûr, le sort des enfants s'améliore, même s'il reste encore beaucoup à faire.

Rappelons que la Convention internationale sur les droits de l'enfant n'a que 33 ans.

Il faudra plusieurs générations pour que l'on dise, comme en Suède, que c'est un crime de lever la main sur un enfant.

Cela dit, regardons autour de nous !

Dans nos régions, nous avons une meilleure connaissance des besoins physiologiques du nourrisson.

Les jeunes pères sont plus proches de leurs enfants que les nôtres ne l'ont été.

La parentalité positive fait débat.

La notion de traumatisme et les symptômes qui lui sont associés ont droit de cité.

Tout cela témoigne du processus de réalisation dont je parlais à l'instant.

Un mouvement collectif de conscience est en train d'émerger.

Est-ce de l'optimisme que de le voir ? Je ne pense pas !

J'aimerais dire que malgré la disparition de Sylvie, le site Regard conscient est toujours actif.

Peut-être même d'autant plus, puisque j'ai à cœur de poursuivre ce travail.

Les visiteurs peuvent s'abonner à notre Newsletter et y trouver une présentation du second stage en résidentiel que j'organise en juillet Autour du Génie de l'être.

D'autres événements sont en préparation et c'est une bonne manière d'en être tenus informés.

Fin de l'interview.